

Paulette Letarte ou Être psychanalyste

bernadette tanguay

J'ai voulu vous présenter Paulette Letarte en la laissant beaucoup parler elle-même. Pour ce faire, je l'ai rencontrée dans la demeure d'une de ses amies, par une belle journée de printemps, alors qu'elle était de passage au Québec. Ce n'est pas une transcription d'entrevue que je vous propose ; de toute façon au dernier moment la technologie m'a fait défaut, il n'y a pas d'enregistrement. C'est donc à partir de quelques notes, mais aussi de mes souvenirs, que je vous livrerai un portrait de Paulette Letarte émaillé de ces propos remplis d'authenticité et de vigueur dont elle a l'art¹.

C'est d'abord la musicienne que je retrouve. Elle joue Bach, Debussy ; je l'écoute. La musique coule, je lui envie l'aisance, le plaisir à jouer, moi qui n'ai jamais dépassé le stade de la lecture à vue. Quel est le secret de ce qui à mon oreille semble n'être que légèreté et aisance ? Le travail. Paulette parle de ce travail à poursuivre encore et encore afin de faire sienne la musique.

«Écoute ! Une fugue de Bach, c'est construit comme l'élaboration psychanalytique. Il y a une ligne de fond reprise et sans cesse développée.»

Y a-t-il vraiment une Paulette Letarte musicienne, une Paulette Letarte psychanalyste ? Paulette Letarte psychanalyste française ou québécoise ? Non, il y a Paulette Letarte, une et unique.

Comment devient-on Paulette Letarte ? ou La poupée d'Esdras

Écouter Paulette Letarte se souvenir à haute voix devant moi de la jeune fille, de la jeune femme, de la jeune psychanalyste qu'elle a été, n'est pas uniquement faire retour dans le passé. C'est suivre un parcours où, étrangement, tout peut se reconjuguer au présent. Elle demeure dans le questionnement, dans le plaisir et l'émerveillement de la découverte. Elle demeure intensément jeune.

Née à Québec, «l'année du crash et du meilleur cru du siècle pour le vin de Bordeaux», très tôt, ses parents s'installent à Montréal où elle vivra sa première enfance. Puis, nouveau déménagement de la famille à Belœil, au bord du Richelieu ; elle y complétera ses études primaires et secondaires.

C'est ensuite à Montréal qu'elle choisira de vivre sa vie et de poursuivre ses études. Il y eut d'abord quelques détours où le travail et l'effort furent toujours au rendez-vous. Il y eut surtout une question fondamentale qui s'imposa à elle à l'âge de dix-huit ans. Elle est étudiante en technologie médicale et loge dans une chambre à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Un jour, une infirmière lui parle d'une jeune patiente mutique, âgée de dix-huit ans. Paulette Letarte la visite et, devant son silence, lui chante des chansons apprises chez les guides. Dix-huit ans, une vie

comme celle d'autres jeunes filles, et tout ce dont elle ne parle pas. « Pourquoi elle et pas moi ? » Cette question inaugure le projet psychanalytique de Paulette Letarte, jusque-là enfoui au plus profond d'elle-même : « On devient analyste parce qu'on a peur de soi, ce n'est pas à la base à cause d'un intérêt épistémologique. »

À partir de là, elle cherche à comprendre. La lecture, en anglais, d'une étude critique des théories freudiennes la laisse perplexe. Elle suit les groupes d'étudiants en médecine, pour apprendre davantage, assiste aux entrevues de patients, aux présentations. La recherche l'intéresse, mais elle entend Fernand Séguin lui dire que pour faire de la recherche, il faut être médecin.

L'étude de la médecine représente des coûts financiers importants. Elle travaillera pendant cinq ans comme technicienne en laboratoire à Mont-Joli pour se construire un fonds d'étude. Puis, de retour à Montréal, tout en travaillant au laboratoire de Hans Selye, elle complète un cours qui la conduit à la licence. Ainsi, elle devient bachelière ès arts, *magna cum laude*, et « la faculté de médecine finit par m'admettre ». Au terme de ses études médicales, ayant dans les mains un prix de chirurgie, le prix de l'internat, toutes les portes lui sont ouvertes, mais elle choisit la psychiatrie à la déception de certains de ces professeurs.

« La psychiatrie pour faire de la recherche sur la schizophrénie. » Elle revient donc à Saint-Jean-de-Dieu et s'engage dans un projet de recherche qui rapidement deviendra décevant. « On pense avoir découvert l'agent chimique responsable de la schizophrénie et l'on s'aperçoit qu'il s'agit de métabolites contaminants. »

Pendant ce temps, elle fait cependant d'autres découvertes. Elle comprend que derrière la schizophrénie, existe tout un champ humain, relationnel. Elle retrouve Freud, lit Frieda Fromm-Reichmann, Sechehaye et de nouveau, une patiente, Raymonde, l'amène à la rencontre d'elle-même, de certaines angoisses, ainsi qu'à sa question de départ : « Pourquoi elle et pas moi ? » La réponse prend la forme de nouvelles questions : « Pourquoi pas la psychanalyse ? Pourquoi pas une psychanalyse ? »

À cette époque, le milieu psychiatrique de l'Institut Albert-Prévost est imprégné de la pensée psychanalytique. Plusieurs jeunes psychanalystes reviennent de l'étranger où il se sont formés : Laurin, Lortie, Lemieux, Langlois, Moreault, Tétreault. C'est donc dans cette institution qu'elle poursuit sa résidence en psychiatrie ; de tous, elle garde un souvenir riche et fécond. Jean-Louis Langlois aura été un superviseur et un accompagnateur particulièrement présent à son enthousiasme et à ses angoisses de jeune découvreuse. Elle doit poursuivre. La route de ses professeurs avait été Paris ou Boston ; pour elle, « la suite logique à Prévost est Paris ».

Elle s'installe donc là-bas en 1964, « pour trois ans ». D'abord, comment trouver un psychanalyste pour entreprendre une analyse personnelle. « Il n'y a pas de tête à transfert ». Après douze entretiens préliminaires, son choix est fait. Pourquoi celui-ci et non pas l'autre, il faut parfois toute l'analyse pour le découvrir.

Toutes ces visites lui auront permis de rencontrer Francis Pasche. D'emblée celui-ci, surchargé par la clinique et l'enseignement à l'hôpital Sainte-Anne, lui propose de voir des patients dans son service. Deux ans plus tard, elle est acceptée en formation à l'Institut de la Société psychanalytique de Paris. Deux ans encore, elle y présentera son mémoire et sera admise à la Société comme membre associée.

Si des rebondissements ou des détours surprenants jalonnent son histoire, tout semble se vivre dans la continuité. Un des fils conducteurs de son devenir psychanalytique sera très certainement Esdras et sa poupée.

Esdras (Letarte, 1983 a), elle l'a rencontré à Montréal. Il a une poupée « avec laquelle il fait l'amour » et qui est tout pour lui ; « elle assure sa survie, entend ses confidences, console, rassure, éduque ». Dans une entrevue, il lui décrit cet objet-femme qu'il a construit et lui fait partager l'illusion de la vie et du plaisir possible avec elle, l'illusion d'une certaine réparation de la catastrophe intérieure dans laquelle il a sombré à l'âge de quatre ans, au moment où, à la naissance d'une petite sœur, il a perdu sa mère, un trauma parmi beaucoup d'autres. Lorsque Paulette accepte de voir la poupée, elle se retrouve devant « le triste attirail d'un pervers à la petite semaine ». Mais « mon attirance pour l'insolite est sollicitée » ; la poupée d'Esdras l'accompagnera très longtemps encore. L'illusion et de la désillusion, tour à tour partagées avec lui, seront le moteur d'une riche réflexion théorique sur la fonction de ce « fétiche porte-mère », comme elle nommera la poupée. Celle-ci fera partie des bagages de la future analyste qui a quitté le Québec pour Paris. C'est ainsi que c'est un patient québécois — Esdras, qui a su aussi lui parler de ses forêts comme d'un refuge idéalisé — qu'elle présente en 1974 lors d'une conférence à la Société psychanalytique de Paris. Voilà, qu'après l'avoir entendue, avoir été impressionnés par ses idées nouvelles, ses collègues lui proposent de soumettre sa lettre de candidature au titulariat. Quelques mois plus tard, en 1975, elle est élue membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris (SPP). Esdras lui aura permis de grandes avancées sur la route de son projet psychanalytique. Elle reconnaît que son cheminement professionnel s'est déroulé très rapidement. Je lui suggère, en guise d'explication, « beaucoup de travail ? » « De la chance » répond-elle, « mais surtout, j'étais douée ; cela, ma psychanalyse m'a permis de le découvrir ». Elle était psychanalyste avant de le devenir, elle est devenue ce qu'elle était.

Être psychanalyste, « on fait avec ce que l'on est »... et plus encore

Paulette Letarte était partie pour trois ans, mais après ce temps « les malades n'étaient pas guéris et de quatre ans en quatre ans, il fallait rester ».

C'est évidemment avec un sourire que je reçois ce propos. Qui la connaît quelque peu sait que, pour elle, la cure psychanalytique, le travail psychanalytique n'est pas une chevauchée incessante vers la guérison. Mais comment quitter ceux envers lesquels elle s'est impliquée, compromise, dirais-je, comme analyste. Elle n'aura de cesse de dire tout ce que ce travail exige de patience et de disponibilité,

combien ce travail sollicite la personne même du psychanalyste. Elle rappelle le propos de Natch : « L'analyste analyse avec ce qu'il est, non ce qu'il sait. »

Que représente, pour Paulette Letarte, l'analyse avec elle-même comme outil ?

Cela signifie vivre à Paris, être présente à ses amis et collègues, à ses supervisés, à ses analysants, tout en demeurant en contact avec son point d'origine, sa famille, ses amis et ses collègues psychanalystes du Québec.

Cela signifie un travail incessant : l'écoute d'analysants, le suivi de patients pendant plusieurs années, l'enseignement et la supervision des psychothérapeutes en formation à Sainte-Anne, la supervision des candidats à l'Institut de la SPP (Société psychanalytique de Paris), la tenue de séminaires, les présentations à des colloques, des conférences et, une ou deux fois par année, ceci depuis vingt-cinq ans, le retour au Québec pour y rencontrer des patients, enseigner et superviser dans les hôpitaux. Un grand nombre de psychiatres, résidents en psychiatrie, psychologues, infirmières et autres cliniciens impliqués dans le travail psychiatrique au Québec pourraient témoigner ici de toute la richesse de son enseignement et de l'inspiration professionnelle qu'insuffla sa présence chaleureuse pendant ces nombreuses d'années.

On sait combien la stabilité et le discontinu de ce *partir et revenir* permet de compréhension et de liberté de propos en ce qui concerne les impasses thérapeutiques ou relationnelles d'une équipe, par exemple. Souvent la distance favorise une authenticité, une confiance que la proximité pourrait rendre inconvenante ou menaçante. Pendant toutes ces années, elle a été disponible et généreuse de son expérience psychanalytique. Je me souviens de ces lundis matin où, à son arrivée à Albert-Prévost, elle présentait à la secrétaire un agenda à peu près vierge pour la semaine à venir, à part quelques rencontres convenues avec des groupes. Quelques minutes plus tard, les pages de l'agenda étaient remplies de rendez-vous avec des personnes qui avaient fait part à la secrétaire de leur désir de la rencontrer. Avec elle, le temps semble toujours extensible ; il y a de la place.

Pour ma part, je peux témoigner de ces vingt-cinq années de présence ici, moi qui l'ai rencontrée pour la première fois en 1977, au moment où j'étais jeune psychiatre à l'hôpital Notre-Dame et candidate à l'Institut de psychanalyse de Montréal. Alors qu'une résidente en psychiatrie que je supervisais lui présentait une patiente complexe, elle m'avait ouvert un univers de compréhension en abordant un texte de Maria Torok : « La maladie du deuil ou le fantasme du cadavre exquis » (Torok, 1968)². Maria Torok allait demeurer un de mes auteurs cultes et les visites de Paulette Letarte, un courant d'air frais, une source constante d'enthousiasme et de plaisir renouvelés, instillés dans des climats institutionnels souvent rendus oppressants par la charge clinique, les contraintes administratives, ainsi que par une mise à distance de plus en plus vindicative de la théorie et de la clinique psychanalytiques par la psychiatrie. Et pourtant, elle-même n'était pas épargnée par ces climats étouffants, sa présence à Sainte-Anne était remise en question, la psychiatrie en étant, là aussi, à adopter les neurosciences et le cognitivisme. Jamais sa ferveur ne fut entamée.

Être psychanalyste, pour elle, n'est surtout pas une guerre d'école, c'est avant tout une rencontre entre deux personnes « dans le plaisir partagé de la décou-

verte ». Deux personnes, analyste et analysant, bien sûr, mais on pourrait dire aussi que pour Paulette Letarte, être psychanalyste est un long dialogue avec des collègues, pairs et pères. Parmi ces derniers, certains prendront plus d'importance que d'autres. Un de ceux-là est, sans aucun doute, Francis Pasche auquel elle rendait hommage au moment de son décès (Letarte, 1996). Elle témoignait alors de ce qu'elle a appris de lui et surtout de ses mises en garde contre « [...] L'élitisme du divan, [...] les dangers du triomphalisme interprétatif, ainsi que ceux du narcissisme contre-transférentiel du psychanalyste ». Je crois que si elle a retenu tout particulièrement ces éléments de l'enseignement de Pasche, c'est qu'ils correspondent essentiellement à ce qu'elle est. Sur cette façon de voir la psychanalyse et de la pratiquer, Pasche et elle se sont rencontrés.

Pour Paulette Letarte, il n'y a pas de demande irrecevable : « il faut aller chercher le patient où il se trouve », quitte à aller à sa rencontre hors du cadre de la cure pour « l'amener à l'usage que l'on fait de la parole. » Dans cette perspective, le cadre n'est pas une fin en soi, mais s'ordonne à la nécessité de la mise en mots ; lieu, temps, durée, présence de l'analyste ne sont que les conditions de cette parole. Elle dira aussi de ce cadre « qu'il faut l'adapter, plus qu'y adapter le patient ». Mais il ne s'agit pas ici de distinguer entre la psychanalyse cure-type et la psychothérapie, ou de comprendre cette adaptation comme un simple choix entre fauteuil ou divan. Il s'agit plutôt d'une façon d'être présente au patient et d'entrer en communication verbale avec lui. Le patient plus névrotique vient à l'analyste avec une scène interne déjà construite, « un écran fonctionnel d'introspection, de regard intérieur » (Letarte, 1989 a). La cure-type exige aussi un autre lieu, « lieu de réalité partagée..., espace de négociation, lieu de regard à deux et d'échange dans un langage à la fois concret et nuancé. » (*op. cit.*). Ces espaces sont à construire chez les patients dits difficiles. Avec eux, l'analyste doit favoriser l'ouverture de cet espace de négociation, « présenter l'objet... présenter l'espace » (*op. cit.*). Ce travail suppose que « l'analyste ait une confiance raisonnable dans sa propre capacité de comprendre et dans la capacité d'assimilation de son patient » (*op. cit.*).

Les titres qui s'alignent dans la bibliographie de son œuvre en font foi ; il y a toujours à entendre, que ce soit du schizophrène, du toxicomane, du patient mourant, ou même d'une équipe de soignants auprès de psychotiques.

Paulette Letarte continue de parler de l'écoute psychanalytique comme de la rencontre de deux personnes, « dont l'une, celle qui se connaît davantage, aide l'autre ». Cela ne signifie nullement, pour elle, qu'il y aurait d'un côté l'analyste qui applique un savoir, qui parle d'autorité et de l'autre un individu démuné.

Si l'on tient le pari du contre-transfert, les deux parties sont en situation de demande, « le patient nous explique ce que l'on ne comprend pas, même de nous-mêmes ». « Il a en lui ses ressources ; s'il y a dans son histoire des limitations, elles sont aussi le moteur même d'un changement. » Il s'agirait avant tout pour l'analyste de permettre le dégagement de ces possibilités et de restaurer à l'énergie pulsionnelle sa capacité de maturation, « aider le patient à éviter les obstacles, non

pas enlever les obstacles». Nous sommes loin de l'idée de guérison. Mais elle conserve en même temps une confiance inébranlable dans le processus analytique qui, pour elle, est toujours garant de «l'espoir d'offrir au patient plus que ce qu'il demande, tout en sachant que sa demande est impossible.»

Au passage, elle dénonce d'autres concepts porteurs d'idéalisation. La neutralité bienveillante, lui fait dire d'emblée : «Nous ne sommes pas fait de *teflon*.» Avant tout, la neutralité de l'analyste consiste en «pouvoir entendre n'importe quoi». Ici, elle se souvient d'une de ses premières patientes, femme violente, victime d'inceste, qui racontait dans le menu détail ; «Je me disais : pourvu qu'elle ne parle pas de telle ou telle chose !» La patiente répétait : «Laissez-moi parler». Et Paulette Letarte d'ajouter, en pensant à la formule de Freud «l'objet naît dans la haine» : «On n'est pas bienveillant, le patient nous dérange [...]. Le terme résistance est péjoratif, on l'applique au patient parce qu'il nous résiste.» Mais de rappeler aussi que chacun se structure avec ses résistances, ce «chacun» comprenant l'analyste.

Je pense à tout ce travail de construction et d'interprétation qui s'élabore à partir du contre-transfert de l'analyste. Ce travail particulièrement exigeant avec les patients *difficiles*, prompts à l'agir, Paulette Letarte y revient souvent dans son enseignement. Ce propos me renvoie à cet article si inspirant *Des caves de la Sorbonne à la drague rotative de Beauharnais* (1977a). Parlant de ces patients, elle observe : «Curieusement, nous ne leur en voulons pas... pas longtemps ! Et pourtant, ils nous font peur ! Nous sentons bien leur immaturité et leur désarroi. Ils nous rendent malades d'inquiétude, d'exaspération, de tendresse et de haine» (Letarte, 1987a). Avec Nathalie, une patiente aux prises avec un monde pulsionnel en déroute, Paulette Letarte, dans un moment particulièrement difficile où il y a agir en séance, devant la charge affective mobilisée, ira, à son insu, puiser dans sa propre expérience du tumulte adolescent pour évoquer la drague rotative de Beauharnais. La drague rotative, image qui la ramène «à la fratrie turbulente qui l'utilisait pour désigner la colère impulsive et pour la dédramatiser» (*op. cit.*). Image qui la ramène à la rivière Richelieu et au souvenir du Québec. Ces images lui permettent de construire pour Nathalie un conte, un complexe de représentations qui deviennent un terrain commun pour la patiente et son analyste, un nouvel espace.

Ce qu'est Paulette Letarte et ce qu'elle sait s'énoncent d'un même souffle. Je voudrais pouvoir vous donner à entendre son discours généreux, direct, ses phrases percutantes, ses mots faisant image, tout cela au service d'une pensée originale qui peut surprendre, dérouter dans un premier temps, mais une pensée qui puise toujours aux sources les plus profondes de la théorie psychanalytique, inspirée et marquée par sa longue expérience de la clinique. Elle me donne à voir, elle me donne à entendre ce qu'elle est en séance, comment elle parle ou ne parle pas. Le silence, elle le rappelle, est un autre sujet d'idéalisation pour les analystes, «L'on se tait, si l'on n'a rien à dire», sans oublier que «l'on dit beaucoup avec des hum... hum...»

Je retrouve ici l'humour de Paulette Letarte, cet humour qu'elle se permet volontiers de laisser percer en séance. Elle ne parle pas d'un humour qui pourrait se manifester « de haut en bas », « je ne ris pas du patient ». Ce qui pourrait être dans la bouche de certains une arme contre-transférentielle dangereuse, devient chez elle un appel au jeu, au plaisir partagé. Elle parle d'un humour qui permet, à certains moments, un contournement plus facile, plus direct de la barrière du refoulement. Elle parle « d'un humour tendre » qui laisse entendre au patient le plaisir de regarder et de découvrir ensemble.

Paulette Letarte « ne cache pas sa joie de comprendre ». Elle ne cache pas non plus son « appétit de confort ». Elle a déjà décrit son fauteuil, « confortable, recouvert d'une laine très douce » (Letarte, 1987a).

L'enseignement de Paulette Letarte

Cette immense expérience clinique qui se nourrit aux sources théoriques les plus classiques, cette créativité toute personnelle, Paulette Letarte ne cesse de les partager ; travail d'écriture, conférences, séminaires, supervisions sont autant de lieux où elle témoigne de l'originalité de sa pensée et de son style. Un moment fort de cette communication est sûrement cette journée de travail tenue avec Otto Kernberg, en 1982, autour d'un cas qu'elle lui présente³.

À première vue, on est frappé par la différence entre ces deux analystes. On pourrait être tenté d'expliquer cet état de fait par les différences des cultures psychanalytiques — française et américaine — dont chacun est issu. La lecture attentive de leurs échanges permet de comprendre que chacun d'eux portent la théorie et la technique psychanalytiques de façon tout à fait distincte. Cette discussion fournit un fond de scène intéressant qui permet d'identifier ce qui fait l'originalité de la pensée de Paulette Letarte.

D'entrée de jeu, elle présente sa rencontre avec la patiente comme une situation d'échange réciproque : « Je lui offrais ma sympathie, mon désir de comprendre et mon espoir, que le cas échéant, cette compréhension l'aiderait. En échange, elle m'offrait le sentiment aigu de la découverte ; elle me rendait intelligente et secrètement reconnaissante » (*Des arbres plein la tête...*). D'emblée, le contre-transfert est nommé et Paulette Letarte se place dans la perspective de la compréhension de la subjectivité de la patiente dont elle tentera de favoriser et d'accompagner le déploiement. Dès la première rencontre, elle prend une position d'ouverture participative, mieux comprendre pour mieux soulager. Kernberg, pour sa part, opte pour une position plus observatrice ; il présentera une préoccupation diagnostique, une visée beaucoup plus objectivante.

La façon dont chacun abordera le matériel apporté par la patiente les distingue encore plus fondamentalement. Alors que Kernberg s'attache plus particulièrement à dénoncer l'organisation défensive à l'œuvre chez la patiente, Paulette Letarte ménagera celle-ci jusqu'à un certain point, conservant une relative complicité avec sa patiente, quitte à contourner certaines manifestations du transfert négatif dans un premier temps. Elle-même nommera une différence considérable

entre son interlocuteur et elle : « Vous réferez à la deuxième topique alors que je m'appuie davantage sur la première topique » (*op. cit.*), ce qui veut dire pour elle, avec les patients difficiles, débordés, « d'abord calmer, réduire l'énergie pour que la situation devienne pensable... réduire d'abord, penser ensuite » (*op. cit.*). Ce n'est qu'après une transformation de l'énergie libre en énergie liée que la fonction symbolique peut être mise à contribution. Ici, se déploie cet art caractéristique du travail clinique et de l'enseignement de Paulette Letarte, la création et l'utilisation de métaphores riches et porteuses de sens pour l'analysant parce que puisées au cœur de la relation transféro-contretransférentielle et de l'histoire toute singulière qui se construit en séance. Il n'est pas question d'utiliser « l'interprétation prête à porter mais de fabriquer du sur-mesure ». La force de condensation que porte la métaphore permet le travail avec de toutes petites quantités d'énergie disponibles, travail qui ouvrira une porte vers la pensée, le symbolique.

Lors de notre échange, Geneviève Welsh⁴ disait de Paulette Letarte qu'elle avait « le génie de la métaphore ». Il faut souligner aussi son rapport souple à la théorie, théorie qu'elle utilise comme levier, appui, jamais comme écran. Elle ne reprend pas en séance les termes de l'élaboration pré-établie d'un système théorique, elle crée, « elle produit de la psychanalyse », selon l'expression de Fabio Hermann⁵.

Elle nous conduit à une certaine conception du travail analytique comme en étant un de patience : laisser au travail psychique le temps de se déployer, ne pas affronter, ne pas mettre des mots là où il n'y en a pas, mais recevoir et accompagner au plus près. La richesse et l'originalité de son enseignement reposent très certainement sur le dynamisme et la fraîcheur qu'il apporte à l'intérieur d'un discours théorique trop souvent convenu et empesé, parfois autoritaire. De là, toute l'importance de cet enseignement pour animer la pensée dans le milieu psychanalytique.

Une théorie et un art de la clinique

Paulette Letarte, théoricienne ou clinicienne ? On est parfois tenté de recourir à ces catégories pour qualifier nos collègues analystes. Cette façon de catégoriser ne tient pas ici. Pour elle, théorie et clinique sont indissociables ; l'une et l'autre voyagent ensemble main dans la main. Elle élabore sa pensée en allant de l'une à l'autre ; l'exposé clinique n'est jamais pure démonstration d'une théorie déjà systématisée, mais plutôt remise en question et relance. Dans cette perspective, toute clinique fondée sur la parole et l'écoute devient pour elle un lieu d'élaboration stimulant.

J'ai déjà parlé de ce rapport souple à la théorie qui est remarquable chez elle. À force de dire son originalité, il ne faut pas oublier combien sa pensée puise aux sources même de la métapsychologie freudienne à laquelle elle se réfère librement. En ce sens, elle est une authentique héritière. Elle sait faire sien cet héritage tout en l'élaborant d'une façon très personnelle ; elle l'utilise au service de sa clinique plutôt que de l'y subordonner.

L'analyste ne demeure pas analyste à partir de ses convictions théoriques, mais plutôt à partir de sa disponibilité à se laisser transformer comme objet de transfert. Cette position comporte sa part d'inconfort, mais aussi une part de plaisir dans la redécouverte incessante de soi et de l'autre qu'apporte, à l'analyste, l'écoute de son contre-transfert.

Penser librement la théorie, tout en s'appuyant fermement sur la méthode, tel est, me semble-t-il, le lieu d'écoute de Paulette Letarte. Se fier coûte que coûte à la méthode ; un patient est invité à dire tout ce qu'il sait de lui, une analyste essaie d'entendre ce qu'il ne dit pas, ce qu'il ne sait pas ou ce qu'il croit ne pas savoir.

À partir de là, le cadre est à établir, non pas en fonction d'une règle fixe, mais plutôt en fonction des possibilités de chaque patient d'en tolérer les effets à la fois excitants et frustrants. Le dispositif analytique aura à tenir compte du rapport de chacun à son monde intérieur, à son espace intra-psychique.

Cette disposition de l'analyste est particulièrement nécessaire dans le travail avec ces patients dits difficiles ou de structures hétérogènes, s'exprimant davantage par des symptômes somatiques ou comportementaux que par des verbalisations témoignant d'une vie fantasmatique, une clinique dont Paulette Letarte nous entretient souvent dans ses communications.

Ces patients viennent rencontrer l'analyste sans les ressources d'un appareil psychique capable de symbolisation. « Un lieu d'introspection, écran interne, objet d'un regard intérieur, surface intime de projection de fantasmes leur fait défaut » (Letarte, 1989a). Avec ces patients, l'enjeu sera d'offrir une relation analytique qui favorise l'apprentissage d'un rapport avec le monde intra-psychique et la formation d'un objet interne stable. Ici, les distinctions habituelles entre psychothérapie et psychanalyse sont obsolètes ; pour Paulette Letarte, fauteuil n'égale pas psychothérapie, ni divan, cure-type. Dans les deux situations, elle parlera de psychanalyse ; dans les deux cas, son projet demeure celui de faire en sorte que s'installe un véritable processus psychanalytique.

Pour ces patients, la position du fauteuil à orientation variable, sans obliger au face à face, permettra de créer un lieu visuel partagé, dans l'espace même du bureau, lieu qui servira d'écran externe suppléant, pour un temps, au défaut de l'écran interne. Ce lieu, espace créé entre l'analyste et le patient, deviendra un espace d'échange, de jeu. On peut parler d'un lieu transitionnel, espace potentiel entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'objectif et le subjectif, qui, comme le définit Winnicott⁶, est nécessaire au développement psychique de l'enfant et plus tard sera le lieu de l'analyse elle-même, du transfert et de la création. Ici, on peut reconnaître chez Paulette Letarte une filiation à Winnicott que, d'ailleurs, elle-même évoque (1989a).

C'est dans cet espace que l'analyste fournit les mots qui font sens pour lui mais qui, pour le patient, se présentent d'abord comme des objets épars et concrets jusqu'à ce qu'il puisse progressivement, tout en les reconnaissant comme venant de l'autre, les investir et les reprendre comme siens.

Cette façon de concevoir le cadre et l'interprétation est particulièrement nécessaire avec ces patients dont les débordements pulsionnels risquent sans cesse

d'en menacer les limites. Ils voient la réserve ou le silence de l'analyste comme un manque d'intérêt ou de disponibilité. Devant la frustration et les affects mobilisés, la situation analytique se jouerait comme un lieu de trop grande excitation pour celui qui n'a pas les ressources psychiques pour élaborer une solution fantasmatique⁷; la situation analytique se transforme alors en répétition d'un effet traumatique. Travailler avec des patients difficiles veut dire avoir à faire avec à la limite, les débordements pulsionnels, avec « la quantité ».

Comment sortir de ce chaos comportemental et ouvrir une voie qui remobilise les contre-investissements et permet de se tourner vers le monde intra-psychique ? À lire et à entendre Paulette Letarte, je répondrais : avec beaucoup de temps, de patience et de doigté, en prenant appui sur le lien qui se développe pour que devienne tolérable une certaine déstabilisation défensive.

Pour elle, « avec ces mal élevés de l'appareil psychique » (Letarte, 1990) il faudra « étayer des défenses trop fragiles et moduler le langage », afin de mettre en place une langue commune qui mènerait à la symbolisation partagée. C'est à ce parcours qu'elle nous invite à partir du récit du travail analytique avec Roch. Pour que s'effectue « le passage de la quantité indistincte vers la qualité et ses variations », « encore faut-il que l'excès de quantité soit tempéré par la mère qui désigne les lieux du corps »... / « L'action de l'analyste consiste alors à enrichir imperceptiblement ce langage qui montre sans trop dire, à l'infléchir vers un langage qui signifie sans faire et qui indique de plus en plus le chemin du symbolisme. »

Ailleurs, elle résumera ainsi la technique de l'analyste dans ce travail analytique très différent de celui de la cure-type : « l'analyste devient ainsi celui qui n'interprète pas, qui tente d'assimiler le non-assimilable et qui se souvient » (Letarte, 1989b).

« Assimiler le non-assimilable » peut représenter des risques contre-transférentiels importants, et cette question Paulette Letarte ne l'évite pas. Ces patients débordés ayant comme destin la répétition d'expériences traumatiques, amènent l'analyste à ses limites, le travail psychanalytique avec eux « constitue une épreuve difficile » (*op. cit.*). Ils se placent eux-mêmes très souvent en situation de « jouer avec la mort » (Letarte, 1996b) par des comportements ouvertement ou indirectement suicidaires : drogues, accidents, excès de tous ordres (Letarte, 1981a, 1984c). Ils défient l'analyste de les sauver le plaçant dans une position de toute-puissance, toute-puissance autant sollicitée qu'haïe et mise en échec. Dans ces cas, la plus grande difficulté pourrait être de vivre des désirs de mort envers le patient sur un mode de contre-transfert projectif. Ici encore, pour Paulette Letarte, la parole sera salvatrice. Une supervision de groupe, entre collègues, s'avère un exutoire nécessaire posant un lieu tiers, rôle que joue également l'encadrement du patient par une équipe de soins dans les cas les plus sévères.

Tout l'art clinique de Paulette Letarte consiste dans celui de puiser en elle, au cœur de son expérience pour faire naître chez l'autre de la pensée par les images, les mots, les métaphores susceptibles de toucher. Ce qu'elle transmet dans ses écrits et son enseignement, c'est bien plus cet art du travail clinique qu'une

théorie. Sur cet art s'étaye aussi, je crois, sa position d'enseignante et de formatrice d'analystes. À ses supervisés, elle ne propose pas : « Faites ce que je fais ou apprenez ce que je sais, mais plutôt découvrez ce que vous êtes et ce que vous faites ».

En guise de conclusion

Je souhaiterais vous laisser avec cette image de Paulette Letarte, celle d'une psychanalyste confortable dans son fauteuil, acceptant de se laisser déranger par tout propos, disponible à l'écoute de chacun et s'adonnant tout aussi librement que rigoureusement au plaisir de penser. Il faut souhaiter à la chercheuse qu'elle est toujours que la vie demeure une longue suite de découvertes partagées avec ses amis, ses collègues, ses étudiants et ses analysants.

En ce qui me concerne, j'espère avoir communiqué le goût pour les textes si riches et inspirants de Paulette Letarte. Je lui suis reconnaissante de ce moment passé ensemble pendant lequel elle a accepté d'ouvrir le coffret aux souvenirs, le grand livre de l'histoire de sa pensée psychanalytique, tout cela accompagné de musique.

bernadette tanguay
9, mcculloch
outremont
qc h2v 3l5
b.tanguay@videotron.ca

Notes

1. Je rapporterai les propos de Paulette Letarte en les plaçant entre guillemets. J'indiquerai la référence de ceux qui appartiennent à des textes publiés ; l'année de publication permet de les repérer dans la bibliographie. Les autres sont tirés directement
2. M. Torok, *Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis*, in N. Abraham et M. Torok (coll.), *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion 1978, p. 229-251
3. Je me réfère à la transcription française de cette rencontre, non publiée et intitulée *Des arbres plein la tête...* Ce texte fera bientôt l'objet d'une publication dans *Filigrane*. NDLR
4. Je suis reconnaissante à Gisèle Welch, une collègue et amie de Paulette Letarte, de m'avoir permis de me la représenter davantage sur cette scène alors que la réserve de cette dernière m'avait moins donné à entendre à ce sujet.
5. F. Herrman (2001), *The training analysis at a time when theory is in short supply*, *Int. Jour. Psychoanal.*, vol. 82, p. 57-69
6. D.W. Winnicott, *Transitional Objects and Transitional Phenomena*, Londres, New York, Tavistock 1971, p. 1-25 in : D.W. Winnicott, *Playing and Reality*.
7. M. de M'Uzan, *Les esclaves de la quantité*, Paris, Gallimard 1994, p. 155-168 in M. de M'Uzan, *La bouche de l'inconscient. Essais sur l'interprétation*. Première parution in : *Nouvelle Revue de psychanalyse*, XXX, automne 1984.

Liste des publications de Paulette Letarte

- Letarte, P., 1970, À propos de : « Identification et éducation des enfants » de R.R. Sears, L. Rau et R. Alpert, Toulouse, Privat, (SEARS R.R. RAU L. ET ALBERT R., Identification and Child Rearing, Londres, Tavistock, 1966, 374 p.), Ext : *Évolution psychiatrique*, vol. 36, n° 1, 315-319
- Letarte, P., 1972, Commentaires sur : « Une analyse d'alcoolique » (alcoolisme et perte d'objet), *Revue française de psychanalyse*, vol. 36, n°s 5-6, 951-954 Congrès P.L.R. : « Inhibition intellectuelle ».
- Letarte, P., 1973a), Angoisse d'engloutissement et idéal du Moi, *Revue française de psychanalyse*, vol. 37, n°s 5-6, 1134-1138, Congrès P.L.R. : « L'idéal du Moi ».
- Letarte, P., 1973b), Aspects cliniques du concept d'idéal du Moi. (Rapport du groupe de travail sur idéal du Moi et clinique), *Revue française de psychanalyse*, vol. 37, n°s 5-6, 1099-1102, Congrès P.L.R. : « L'idéal du Moi ».
- Letarte, P., 1974 a), Art et psychanalyse : À propos de la médaille de Louis Leygue, « Psychanalyse », Paris, Hôtel de la Monnaie, Ext : *Bulletin du Club français de la médaille*, n° 42,17-19.
- Letarte, P., 1974 b), L'apport de la psychanalyse au traitement des schizophrènes, Ext : *La revue de la médecine clinique*, vol. 15, n° 18, 663-670.
- Letarte, P., Hommes, H., Baker, R., 1977, Problèmes techniques de l'interprétation, (Compte rendu), *Bulletin de la Fédération européenne de psychanalyse*, n° 11, 8-15.
- Letarte, P., 1980, Le corps dans le transfert psychotique, in : J. Cosnier J. (dir.). *Corps et langage en psychanalyse*, t. 1, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 24-69.
- Letarte, P., 1981a), Le toxicomane, sa drogue et son psychothérapeute, Paris, Dunod. Ext : *Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane. (Réflexion autour de J. Bergeret et M. Fain, organisée par M. Bandelier)*, Paris, Dunod, 125-131.
- Letarte, P., 1981b), Les pièges de la surinterprétation. (Séminaire sur les schizophrénies - 22 mai 1981), Lyon, Hôpital Saint-Jean-De-Dieu, Ext : ENTREVUES, *Bulletin du Groupe de recherches psychiatriques*, 33-40.
- Letarte, P., 1981c), Psychothérapies analytiques des schizophrènes, Paris, Presses universitaires de France, Ext : PICHOT P., *Actualités de la schizophrénie*, 267-276
- Letarte, P., 1983a), Les dessous d'un fétiche : le fétiche « porte-mère », *Revue française de psychanalyse*, vol. 47, n° 1, p. 364-375 42^e Congrès des psychanalystes de langue française, Montréal 1, 2, 3, 4 septembre 1982.
- Letarte, P., 1983 b), Les interventions du psychanalyste, Paris, Masson, Ext : Pichot, P. et Samuel-Lajeunesse, B, *Nouvelles tendances en psychothérapie*, 77-83.
- Letarte, P., 1983 c), Les interventions du psychanalyste. Paris, Masson, In : Pichot, P. et Samuel-Lajeunesse, B, *Nouvelles tendances en psychothérapie*, 77-83.
- Letarte, P. / Bernert, P., 1984 a), Nécrologie : Moulay Abbès Souny-Slitine, *Revue française de psychanalyse*, vol. 48, n° 2, p. 667.
- Letarte, P., 1984b), La psychothérapie d'une psychotique éreuthophobe. Québec, Les Presses solidaires, *Santé mentale au Québec*, vol. IX, n° 1, 12-19.
- Letarte, P., 1984c), Ces « adolescents » qui jouent avec la mort. Paris, Ext : *Bulletin de la société de thanatologie*, n°s 60 et 61, 28-32.
- Letarte, P., 1985a), Des représentations « paravent », *Revue française de psychanalyse*, vol. 49, n° 3, 881-888, (Colloque de Deauville, octobre 1984).
- Letarte, P., 1985b), De la cure-type au traitement des effets des états limites : un casse-tête. Ext : *Génitif*, vol. 5, n° 2, 75-82.
- Letarte, P., 1987a), Des caves de la Sorbonne à la drague rotative, *Revue française de psychanalyse*, vol. 51, n° 2, 737-751.
- Letarte, P., 1987b), La paille.. la poutre... et bien d'autres choses... Des faces cachées du transfert négatif et de la résistance, *Bulletin de la Fédération européenne de psychanalyse*, n° 28, 14-31.

- Letarte, P., 1988 a), Qu'est-ce que je suis ? !... Hein ? !... in : Sassolas, M. (dir.), *Le dedans et le dehors. Penser le soin psychiatrique*, Meyzieu, Césura, 169-188.
- Letarte, P., 1988 b), La paille... la poutre... et bien d'autres choses. Des faces cachées du transfert négatif et du contretransfert, *Revue française de psychanalyse*, vol. 52, n° 4, 949-968
- Letarte, P., 1989 a), Voir ou ne pas voir. De la diversité des techniques du psychanalyste en entretien individuel, *Revue française de psychanalyse*, vol. 53, n° 6, 2021-2030, 49^e Congrès des Psychanalystes de Langue Française des Pays Romains. Paris, 1989. » La symbolisation ».
- Letarte, P., 1989 b), Toute vérité n'est pas bonne à dire, *Cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n° 18, 69-88, « Les psychothérapies ».
- Letarte, P., 1989 c), Un corps perdu, *Bulletin de la société psychanalytique de Montréal*, vol. 2, n° 1, 17-26.
- Letarte, P., 1990, À partir d'un roc : de la quantité à la qualité, *Revue française de psychanalyse*, vol. 54, n° 1, 209-225, « Plaisir et jouissance. Chemins et détours ».
- Letarte, P., 1991, Une psychothérapie de dernière heure... *Revue française de psychanalyse*, vol. 55, n° 3, 597-601, « Psychothérapie et idéal psychanalytique ».
- Letarte, P., 1992, Souffrance in extremis, in : AIN J. (dir.), *Souffrances, quel sens aujourd'hui ?*, Toulouse, Erès, p. 173-181 (Colloque « Souffrances », Toulouse, 22-24 novembre 1991.)
- Letarte, P., 1994, Trop ! Le passage à l'acte violent en cours de séance, in : AIN J. (dir.), *Violences : racines ou destins des pulsions*, Ramonville Sainte Agne, Erès, p. 121-128.
- Letarte, P., 1996 a), Une pie... œdipifiante ! De l'usage de l'acte en psychothérapie, in : AIN J. (dir.), *Errances, entre dérivées et ancrages*, Toulouse, Erès, 191-198.
- Letarte, P., 1996 b), « On » joue avec la mort, *Revue française de psychanalyse*, vol. 60, n° 1, 123-129, « La mort dans la vie psychique » (1)
- Letarte, P., 1996 c), Nécrologie : Francis Pasche (1910-1996), *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, n° 42, 146-147.
- Letarte, P., 1994, Lire entre les rides, *Filigrane*, n° 3, 14-22.
- Letarte, P., 1999, « On » joue avec la mort, in : AIN J. (dir.), *Survivances : de la destructivité à la créativité*, Ramonville Sainte Agne, Erès, 77-84.
- Letarte, P., 2001, Une psychothérapie psychanalytique dans le cadre d'une équipe hospitalière, in : Boucherat Hue, V. (dir.), *Les psychothérapies psychanalytiques en institution : approches psychologique et clinique*, Paris, Dunod, 140-152.
- Letarte, P., 2002, La fraîcheur de l'octogénaire, *Psychiatrie française*, n° 2, 37-43.